

Histoires de femmes invisibles

Aut·eur·rice : Marina Fabre

Catégorie(s) : [Eco & Social](#), [Infos](#)

Etiquette(s) : [documentaire](#), [femmes](#), [invisiblesrue](#)

Date : 30 septembre 2015

La journaliste Claire Lajeunie a passé 5 mois auprès de femmes sans abri. Elle rend compte de leur quotidien dans un film documentaire, *Femmes invisibles*, et dans un livre, *Sur la route des invisibles*. Deux supports pour deux regards étrangement différents.

Qui sont ces femmes qui vivent dans la rue et qu'on voit à peine, alors qu'elles seraient de plus en plus nombreuses ¹ ? Comment font-elles pour survivre au froid, à la désocialisation, à la misère ? C'est ce qu'à voulu découvrir Claire Lajeunie. La réalisatrice a déjà plusieurs documentaires à son actif : *Que faire de nos fous ?* ou encore *Les bébés secoués*. Son immersion chez les femmes sans abri a donné lieu à la fois à un livre, *Sur la route des invisibles*. Et un film documentaire diffusé mardi 29 septembre sur France 5 : *Femmes invisibles*.

Deux supports pour deux narrations différentes. Le fond est bien sûr le même, les femmes rencontrées aussi – bien qu'elles n'aient pas le même prénom. Julie/Barbara, Catherine/Martine, Anna/Katia... « une rupture familiale, un divorce qui tourne mal, un accident de vie, chacune a son histoire », que Claire Lajeunie restitue tout en les suivant dans leur quotidien, entre galères, espoir et fatalisme.

A revoir ici jusqu'au 6 octobre : http://pluzz.francetv.fr/videos/femmes_invisibles.html

Le film documentaire sait garder la bonne distance pour donner à ces femmes une existence tangible. Il les sort, pour de bon, de l'invisibilité. Mais le livre, lui, laisse un goût plus amer.

La journaliste s'y met davantage en scène, raconte les difficultés qu'elle rencontre, sa démarche aussi. « J'ai passé cinq mois auprès des femmes SDF, avec elles, sur les trottoirs parisiens, dans les gares, les bus, les parkings souterrains, les associations... en plein hiver, pour tenter de comprendre comment on bascule, comment on 'tombe' à la rue. Comment on se 'démerde'

chaque soir pour trouver un endroit à l'abri ». Et la tâche n'est pas aisée, Claire Lajeunie veut chercher ces SDF par elle-même, sans passer par les associations. Le chemin est long, les échecs s'enchaînent, le doute s'installe : « Et si j'essuyais de nombreux refus parce qu'elles ne veulent pas que je leur tende un miroir, que je les ramène à leur condition de sans abri ? ».

Finalement, après des nuits entières à arpenter les rues de Paris, à attendre dans les gares, à s'approcher sans trop y croire, la journaliste réussit à capter des instants de vie, des témoignages clés pour comprendre les moyens de survivre à la rue.

Une lutte incessante contre le froid et les agressions

A chacune sa technique. Pour Catherine (Martine dans le documentaire), 56 ans, décrite maladroitement comme « un petit bout de femme avec un bonnet vissé sur la tête », ce sera le Noctilien qui lui permettra de lutter contre le froid des nuits d'hiver parisien - et ses couches de vêtements superposés. Sven, son jeune ami SDF originaire du Danemark, lui apportera la sécurité et des instants de partage. Mais c'est surtout le souvenir de ses enfants qui lui permet de tenir.

Pour Julie (Barbara dans le documentaire), 26 ans, toxico, ce sera la manche et les pipes de crack pour fuir la réalité. Et une douche souvent, pour la soulager, pour dénouer les nœuds, se sentir propre quelques instants, et lui permettre de se fondre dans la masse.

Les femmes SDF sont plus fragilisées que les hommes, elles soulignent leur peur d'être à la merci de prédateurs. Les places en hébergement sont difficiles à décrocher, comme le montre un passage frappant du documentaire. Leur but est avant tout de se cacher, d'éviter de se faire remarquer. « Progressivement, elles perdent tout repère. Leur vie est un enfer, fait de violences et d'agressions. Elles sont des proies faciles et doivent être sans cesse sur le qui-vive », estime la journaliste. « Pour se protéger, par instinct de survie, les femmes sans abri se rendent invisibles, transparentes. Elles évitent de se faire repérer, apparaissent, disparaissent, se fauillent. C'est une attitude de défense, qui traduit aussi de la culpabilité et de la honte ».

Voir aussi : [Film choc contre la fermeture d'un centre d'hébergement](#)

Pour toutes, l'importance de ne pas sombrer, de ne pas dépasser cette limite qui fait perdre pied, de ne pas finir comme des « clochards » dans le métro. Cet endroit décrit comme la chute ultime pour ces femmes. Patrick Henry, surnommé le « docteur des clodos » témoigne : « J'ai vu des types arriver en pleine forme dans le métro, après un accident de vie. Trois semaines plus tard c'est fini, il n'y avait rien à faire ». « Les gens y restent et perdent rapidement tout repère (...) Ici, tout va beaucoup plus vite », commente la journaliste.

« Comment une mère peut-elle abandonner ses enfants ? »

Une immersion dans la misère humaine qui semble troubler Claire Lajeunie. Si cela ne transparaît pas dans le documentaire, au fil des pages de son livre en revanche elle peine à garder son rôle d'observatrice, à maintenir la distance entre elles et ses sujets. Dans chacune de ses femmes, elle s'identifie et se projette. Le credo de Julie, la jeune SDF - « On se donne la

vie qu'on a envie d'avoir » - devient vite une forme d'introspection pour la journaliste : « Ça me parle particulièrement car j'ai la même devise, contrôler sa vie plutôt que la subir (...). C'est une force de croire que tout est possible. J'ai choisi mon métier pour ça, j'ai toujours pris des risques et je vis au jour le jour. C'est une forme de liberté qui me donne des ailes ».

Cette immersion qui permet aux lecteurs de toucher du doigt ce monde inconnu se trouve donc parfois envahie par des jugements de valeur portés par la journaliste. Quand Catherine lui explique qu'elle n'a pas vu ses enfants depuis quatre ans, Claire Lajeunie commente : « Je reste perplexe et regarde cette femme : elle est confuse, et je n'arrive pas à comprendre précisément ce qui l'a fait basculer, comment tout cela est possible, comment une mère peut se séparer de ses enfants aussi longtemps ».

La critique sera plus lourde concernant Sophie, SDF qui dit avoir fui un mari violent et alcoolique : « Je peux comprendre qu'elle soit partie à cause de la violence, mais en revanche, je m'interroge sur les deux enfants qu'elle a eus avec cet homme. Comment une mère peut-elle les abandonner ? ». Et puisque la sans abri n'a « pas de larmes, ni d'émotions particulières » quand elle évoque ses enfants, la journaliste doute : « Je me demande même si elle n'est pas en train de me mentir et s'ils existent vraiment ». Plus loin, Sophie lui montrera des photos de sa fille.

C'est aussi que Claire Lajeunie culpabilise de laisser ses deux jeunes enfants pendant qu'elle est en immersion. Une angoisse qu'elle rejette sur les mères SDF qu'elle rencontre. Pour terminer son enquête sur une note positive, elle décide de rencontrer Anna (Katia dans le film), une ancienne SDF tout juste sortie de la rue. Elle lui raconte son ancien quotidien fait de drogue et de prostitution. Anna a même perdu un œil pendant ses 10 années « d'errance ». Aujourd'hui, à 32 ans, elle est enceinte de son premier garçon – elle a déjà quatre filles qu'elle a préféré confier à sa mère et à des foyers. « J'ai toujours eu des contacts avec mes enfants. C'est une chose primordiale pour moi. Les savoir chez ma mère, ça aide peut-être beaucoup : on ne fait pas d'enfants si c'est pour les abandonner ».

Et la journaliste ne peut s'empêcher de commenter : « Je me mords les lèvres pour ne pas lui dire à quel point son discours est stupide et totalement incohérent. Je suis en colère, je la trouve tellement irresponsable, je ne peux m'empêcher de penser au destin de ces quatre enfants : comment vont-elles grandir, se construire, avec quels repères ? ». Et plus loin : « Je reste terrorisée qu'elle donne à nouveau la vie ».

Etrange contraste avec le film documentaire, que les images de Katia avec son nouveau-né concluent également. Mais qui, sur l'écran, et sans commentaire, ne laissent filtrer que l'espoir.

[40% ou 6% des sans abris ?](#)

« En France, 40% des sans abris sont des femmes, soit deux SDF sur cinq » : c'est par ce constat que s'ouvre le documentaire de Claire Lajeunie. Un constat chiffré repris un peu partout. Mais il ne dit pas tout. Ce chiffre est issu d'une [étude de l'INSEE publiée en 2013](#). Les femmes, selon l'institut statistique, représentent en effet 38% des personnes sans domicile - les femmes seules, 14%, les femmes seules avec enfant(s) 12%, et 12% encore étant en couple. Mais attention aux mots.

Être sans domicile fixe ne signifie pas forcément vivre dans la rue au quotidien. Car, bien plus que les hommes, les femmes seules sans domicile « bénéficient de conditions d'hébergement plus stables », souligne l'INSEE. Elles sont moins souvent hébergées dans des centres que l'on doit quitter dans la journée, plus souvent à l'hôtel. Au final, 6% des personnes sans abri – c'est à dire, qui vivent dans la rue - sont des femmes, estime l'INSEE. Selon le Samu Social de Paris, les femmes seules, en 2013, ont représenté 9% des demandes d'hébergement – c'est à dire des personnes ayant appelé le 115.